



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DC  
305.9  
.L28

A 823,930



M



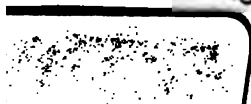
M



M



M



M



M



M



M



M



M



SITY OF









# LANGRES

PENDANT

## LA GUERRE DE 1870-1871

D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

Recueillis par un Officier de l'armée régulière.



### A PARIS

CHEZ HURTEAU, LIBRAIRE, GALERIE DE L'ODÉON

A LANGRES

CHEZ SOMMIER, LIBRAIRE,  
Place de la Loge

A CHAMBÉRY

CHEZ PERRIN, LIBRAIRE.

---

1873

DC

305.9

.L28



## I

### Observations Générales

Lorsque de graves événements agitent une nation et mettent son existence même en péril, l'attention se porte naturellement sur les faits d'une importance décisive et peu à peu leur souvenir seul appartient à l'histoire. Combien de dévouements et d'efforts sont ainsi restés dans l'oubli ! Plus la crise que traverse un peuple est terrible, plus il cherche à se rattacher à une espérance ; il la personnifie soit dans un homme, soit dans la résistance d'une ville, soit dans la force d'une

armée, et tout ce qui ne se rattache pas directement à cet homme, à cette ville, ou à cette armée, passe inaperçu pour lui.

La dernière guerre en a fourni la preuve : ainsi, lorsque pour des causes qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, l'armée prussienne eut envahi la France, l'armée de la Loire et Paris devinrent les deux remparts qu'on put croire un instant assez forts pour arrêter un ennemi vainqueur. Là seulement se fixa l'espérance de la Nation, et le jour où ces deux remparts brisés laissèrent le pays tout entier à la merci des envahisseurs, on ne tint pas compte des efforts isolés, devenus stériles, tentés sur d'autres points par des officiers bien vite oubliés et des troupes à peine formées au rude métier de la guerre.

Après deux années écoulées, c'est à peine si l'on se souvient des soldats improvisés qui autour de Langres ont pendant cinq mois inquiété les marches de l'ennemi, en combattant toujours contre des forces supérieures, obligées cependant de compter avec eux. Les Prussiens ont, dans des rapports que nous avons sous les yeux, reconnu qu'ils avaient été souvent gênés par cette place de Langres que la déclaration

de guerre avait surprise dans un état de défense impossible, et que deux mois de travaux avaient rendue assez forte pour faire déclarer au général de Goltz : *qu'elle ne peut être prise que par un siège en règle et à l'aide des plus fortes pièces d'artillerie.*

Les officiers qui ont en face de l'ennemi fortifié la ville, ceux qui ont harcelé les armées descendant sur la Loire, n'ont guère rencontré que le blâme ou l'indifférence ; on ne s'est pas demandé s'il leur eut été possible de faire davantage ; on a oublié que quarante engagements avaient eu lieu autour de la place, et que dans la plupart d'entre eux des poignées d'hommes avaient montré un incontestable courage. C'est aux rapports officiels que nous empruntons les faits qui vont suivre ; nous les donnerons sans appréciations ni commentaires ; nous dirons ce qui fut tenté pour mettre la place en état de défense ; nous exposerons les travaux rapidement achevés, puis les mouvements exécutés pour s'opposer à la marche de l'ennemi. Nous ne jugerons ni les hommes qui ont commandé ni ceux qui ont obéi. Notre but est simplement de relier en un seul tout, les rapports, les dépêches, les actes officiels se rattachant aux opérations militaires exécutées sous les murs de

la place: nous nous sommes le désigné les compagnies  
et les officiers qui se trouveront dans les rapports  
avec le lacordiste et la sénécheresse qui en recourent dans  
ces documents.

En écrivant ces pages, nous croyons avoir fait un  
acte de justice.

---

## II

**Situation de la Place au moment de la  
déclaration de guerre;  
Travaux exécutés à la hâte.**

A l'époque où la guerre commença, toute défense de la place de Langres était impossible. La citadelle, exposée au tir des canons à longue portée, ne devait pas être utilement protégée par les forts de Peigney et de la Bonnelle, en voie de construction. Confiant alors dans le succès de nos armes, on ne songeait à utiliser la place que pour en faire un camp d'instruction destiné aux bataillons de la garde mobile.

Mais, lorsqu'après les premiers combats livrés sur la frontière, on vit se replier sur la Haute-Marne, les troupes de Reichoffen, on comprit de quelle utilité pourrait être la ville, s'il était possible à une armée débandée de se reformer sous ses remparts. Aussi, dès le 15 août, le génie militaire entreprit des travaux considérables devant obliger l'ennemi à n'établir ses batteries qu'à une distance où la place se trouverait à l'abri des canons de campagne.

Le commandant du génie Méyère, dut prendre l'initiative de ces travaux; le temps pressait; par voie de réquisitions, il appella les habitants des campagnes. Qu'on le remarque, le plus facile était encore de trouver les ouvriers, car aucun plan particulier, ni d'ensemble n'existait, et le commandant n'avait avec lui qu'un petit nombre d'officiers du génie; c'étaient les capitaines Gangloff, de la Noë, Vial, Porez, Tavernier, et deux lieutenants, MM. Gouin et Figaret (1). Plus tard on envoya dans la place les capitaines Court, Bascou et Berthier; enfin comme nos défaites rendaient le danger pressant, le commandant s'assura le concours d'un

(1) Ces deux officiers arrivèrent à Langres après s'être échappés de Sedan, ainsi que le lieutenant L'Huillier,



ancien capitaine de zouaves, M. de Récourt, que des études spéciales sur la défense des places désignaient à son attention; le gouvernement dut de son côté lui adjoindre à titre auxiliaire comme lieutenant-colonel M. de Malglaive, ancien commandant du génie, comme capitaine M. Michel, et comme lieutenants MM. de Mauroy et Desalle.

Sur tous les points élevés où l'ennemi aurait pu placer utilement ses batteries, les travaux furent poussés en même temps avec une égale rapidité. Des forts s'élevèrent aux lieux suivants : Buzon, les Fourches, la Marnotte, Corlée; puis successivement, on établit le fortin de Brevoines, le retranchement de Saint-Geômes, la lunette de Buzon et des batteries intermédiaires destinées à fouiller tous les plis de terrain. Enfin, lorsque les procédés de bombardement à outrance de l'ennemi, eurent été révélés par les premières attaques de nos places fortes, le commandant voulant, autant que possible, éloigner de la ville le feu de l'ennemi, fit creuser les lignes de Champigny et de la Pointe au Diamant.

Le seul reproche qui pourrait être fait à ces travaux est celui-ci : trop rapprochés de la ville, ils ne l'eussent

point complètement garantie des projectiles lancés à l'aide de pièces à longue portée.

Ce reproche est fondé : tous les officiers qui ont passé à Langres la période de la dernière guerre, et qui, sous le coup des menaces successives de l'ennemi, ont été amenés à prévoir la possibilité d'un bombardement, reconnaissent qu'il est indispensable de placer de nouveaux ouvrages sur les hauteurs de Jorquenay, de la Pointe au Diamant et du Cognelot; ce qui conduira à occuper une série d'autres points beaucoup plus éloignés qui n'ont jamais figuré dans les anciens projets.

Mais il faut remarquer qu'à cette époque, porter les fortifications aussi en avant de la place était impossible; on n'avait ni le temps, ni les ressources nécessaires. D'ailleurs les forts de la Bonnelle et de Peigney, bien qu'inachevés, exigeaient qu'on les rendit utiles en les reliant entre eux, après les avoir mis au plus vite en état de défense. On ignorait, lorsqu'on commença les travaux à la hâte, de quel nombre d'hommes se composerait la garnison; tout faisait supposer qu'elle serait fort restreinte, et que dès lors, une ligne de défense trop étendue, bien loin d'être un

avantage, deviendrait un danger. Enfin, le matériel d'artillerie se serait trouvé insuffisant.

Il fallait donc courir au plus pressé, et dans les conditions où l'on se trouvait, le plus sage était de se restreindre. Le commandant, d'ailleurs, se conformait au tracé à peu près admis en principe par le comité. Il faut observer aussi qu'en agissant de cette façon, les déblais exécutés avaient leur utilité pour l'avenir

Tous ces travaux commencés vers le 15 août furent poussés avec une activité telle, malgré la rigueur de la saison, que le 16 novembre les forts étaient armés et prêts à maintenir à distance l'ennemi qui faisait ce jour-là, sa première apparition devant la place.

Nous parlerons en son lieu de cette première attaque, mais nous devons constater ici par le nombre de coups de canon tirés dans cette journée des différents ouvrages, qu'en deux mois on avait élevé et armé des redoutes suffisantes pour protéger la ville et maintenir l'ennemi à distance de ses murs.

*Relevé des coups de canon tirés dans la journée du  
16 novembre 1870.*

Fort de Peigney : 114. — Fort de Buzon : 4. — Fort

de Brevoines : 12. — Batterie des Fourches : 16. — Batterie de la gare : 2.

Le surlendemain, 18 novembre, l'ennemi reparait et s'éloigne après deux coups de canon tirés de la batterie des Fourches.

Enfin le 19, il se montre de nouveau et 14 coups de canon sont tirés, savoir : 11 par la batterie des Fourches, 3 par le fort de Buzon.

On peut affirmer que les travaux exécutés pendant la guerre ont empêché l'ennemi de bombarder Langres avec son matériel de campagne ; il ne pouvait attaquer, comme le déclare le général de Goltz, qu'à la condition de recourir à une opération spéciale pour laquelle il lui fallait attendre d'avoir à sa disposition un matériel complet de siège. Jusque-là tous ses efforts eussent été inutiles.

L'artillerie avait de son côté activement secondé le génie, des ateliers d'armurerie avaient été organisés ; on avait transformé les fusils à piston en fusils à tabatière, on avait confectionné des fusées percutantes pour les obus. On était même parvenu à construire 4 mitrailleuses sur un ingénieux modèle fourni par un ha-

bitant de la ville, M. Petit. Mais la plus grande difficulté vaincue, avait été la création de 3 batteries de campagne, dont, au début de la guerre, les éléments manquaient complètement. Il avait fallu équiper les hommes et les instruire; on les prit dans les différents corps de la mobile; pour les chevaux, ils furent fournis ainsi que les selles et armes par les prises faites sur l'ennemi. Enfin dans les forts on établit des batteries spéciales destinées à inquiéter, par des feux courbes, l'ennemi installé dans des cantonnements même éloignés.

Les canons prussiens à longue portée étaient occupés dans le nord de la France et ne purent être libres qu'à la fin de janvier. Pendant trois mois Langres gêna la marche de l'ennemi et l'inquiéta à ce point que par trois fois l'ordre fut donné de s'en emparer.

Si l'armistice ne fut pas survenu, le siège allait commencer; tout porte à croire que la défense eut été sérieuse et opiniâtre. La lutte soutenue par Belfort suffirait à prouver que Langres pouvait alors résister avec vigueur.

En effet, la place de Belfort était au début de la guerre dans une situation identique à celle de Lan-

gres ; comme dans cette dernière ville, les ouvrages qui ont permis à Belfort de tenir pendant 73 jours de bombardement, avaient été édifiés pendant la guerre même ; ils se trouvaient, par suite du peu de distance qui les séparait de la ville, dans une position plus désavantageuse que les nôtres. Enfin, les troupes qui composaient sa garnison, offraient une analogie complète avec celles destinées à la défense de Langres : peu de soldats de l'armée régulière et des mobiles mêlés à des gardes nationaux mobilisés dans le pays même.

Disons aussi que les ouvrages élevés en deux mois et placés comme une ceinture autour de Langres, étaient tous mis en communication avec la place, par un réseau télégraphique très-complet, qui permettait de transmettre immédiatement les ordres et de correspondre directement avec le général. Ces télégraphes n'ont pas expédié moins de 4,000 dépêches.

---

## III.

**Mouvements des Troupes de la Garnison, depuis  
le 1<sup>er</sup> Septembre jusqu'au 16 Novembre.**


Le 15 juillet, le général en disponibilité du génie Chauvin, avait pris le commandement de la place : M. Souhart, lieutenant au 50<sup>e</sup> de ligne, fut désigné pour lui servir d'officier d'ordonnance.

Le 6 septembre le général de cavalerie en disponibilité Arbellot remplaça le général Chauvin et composa son état-major de MM. Méyère, chef d'état-major, de la Noë, capitaine du génie, il le compléta plus

tard de MM. Havon, capitaine d'état-major, échappé de Metz, et Cézar, sous-inspecteur des forêts, nommé capitaine à titre auxiliaire.

Comme nous l'avons dit, pendant le mois d'août Langres n'avait été qu'un camp d'instruction destiné à la garde mobile. Des bataillons des Vosges et de la Meurthe y étaient arrivés à la suite de nos premiers revers. Un peu mieux équipés que ceux de la Haute-Marne, ils manquaient pourtant encore d'effets militaires. Cependant il régnait parmi eux un certain enthousiasme de bon augure.

L'armée prussienne, après s'être avancée au-delà de Saint-Dizier sur la route de Troyes, avait reçu ordre de faire contre-marche et retournait vers le nord, laissant de faibles garnisons dans les villes qu'elle traversait. Le commandant de la place de Langres conçut le projet hardi d'enlever ces postes en commençant par les plus éloignés, de manière à isoler la garnison de Saint-Dizier qu'il serait facile alors d'amener à capituler. Il espérait que la grande bataille qui s'annonçait dans le nord, serait favorable à nos armes et que ce succès lui permettrait de mener à bonne fin son expédition.





Le 2 septembre, deux convois de chemin de fer emmènent à Neufchâteau, libre alors d'ennemis, 2,000 hommes sous les ordres du commandant Kock du 50<sup>e</sup> de ligne. Cette colonne, composée de gardes mobiles de la Haute-Marne et des Vosges, quitta Neufchâteau le lendemain et s'approchant de Vaucouleurs, surprit l'ennemi. Après plusieurs décharges échangées dans les rues mêmes du bourg, on fit à l'ennemi 40 prisonniers dont trois officiers.

Pour ces jeunes soldats qui n'avaient jamais vu le feu et qui pour la plupart savaient à peine se servir de leurs armes, ce résultat devenait un encouragement. Il était certain que l'ennemi dispersé par petits groupes ne résisterait pas à des attaques hardies, conduites avec une rapidité suffisante pour ne pas lui permettre de se réunir. La colonne se sentait en outre soutenue par la sympathie qu'elle rencontrait parmi les habitants du pays.

Mais au moment où elle allait continuer sa marche, un ordre laconique envoyé de Langres enjoignit au commandant Kock de rentrer à Neufchâteau où des trains préparés ramèneraient dans la place sa colonne et ses prisonniers. Cet ordre surprit les officiers ; pour-

quoi les arrêter dans leur mouvement? pourquoi les rappeler dans les murs d'une ville lorsque 30 lieues les en séparaient.

A Neufchâteau, l'ordre fut expliqué : on avait la nouvelle du désastre de Sedan ; laisser plus longtemps une colonne de 2,000 hommes qu'il était impossible de soutenir, dans un pays exposé à un prompt retour des forces ennemies, c'était la vouer à une perte certaine. Le 5 septembre, à minuit, elle rentrait tristement dans la ville.

Peu de jours après, la mobile des Vosges quittait Langres où l'on s'apprêtait à recevoir les gardes nationales mobilisées dont on ordonnait la levée.

En même temps le gouvernement prescrivit de mettre en état de défense les départements voisins de l'ennemi et l'on décidait aussitôt l'exécution de travaux de fortifications à Andelot, Provenchères, Montigny et Chaumont.

Ces travaux avaient pour objet de créer au besoin une ligne de bataille défensive pour des troupes qui voudraient, en s'appuyant sur Langres, tenter un retour offensif. Dans tous les cas ils pouvaient permettre à des forces peu considérables de s'opposer

toute réquisition faite dans le périmètre de Langres par des détachements ennemis. On s'occupa d'abord des points les moins éloignés : Montigny, Andelot, Chaumont. La ligne de Provenchères ne devait être entreprise qu'après l'achèvement des autres travaux, parce que, se trouvant plus rapprochée de l'ennemi, elle l'eut infailliblement attiré sur nous, avant que les points d'appui en arrière ne fussent en état de soutenir nos troupes.

Malheureusement ces points d'appui étaient à peine commencés lorsque la phase nouvelle dans laquelle entraient les opérations des généraux allemands après la reddition de Metz, conduisit l'ennemi à envahir la Haute-Marne ; il nous surprit au milieu de nos travaux. En vain essaya-t-on d'envoyer au-devant du corps d'armée débouchant par la vallée de la Marne une légion des gardes nationaux mobilisés ; se trouvant sans abri à Provenchères, cette légion ne pouvait tenir contre des forces disciplinées et supérieures en nombre qui marchaient sur elle. Se retirant alors dans la direction de Chaumont, elle fut rejointe le lendemain à Brettenay par l'ennemi, dont elle essuya le feu. Dans l'impossibilité de soutenir la lutte, elle dut tra-

verser Chaumont en se repliant sur Langres; 2,000 hommes et 2 pièces d'artillerie avaient quitté la place pour aller au-devant de cette légion et la protéger. Ce fut à Vesaigne qu'ils la rencontrèrent.

Depuis cette époque on dut se contenter d'occuper des positions rapprochées de la place. La garnison nombreuse, mais peu aguerrie et surtout mal équipée, ne pouvait être d'aucun secours pour une expédition éloignée, d'ailleurs l'artillerie de campagne était insuffisante, et à part quelques éclaireurs, la cavalerie manquait complètement.

---

## IV.

**Première démonstration de l'ennemi  
contre la ville.**

Les 13, 14 et 15 novembre, l'ennemi avait essayé quelques reconnaissances partielles entre Langres et Chaumont; le général Arbellot avait été informé qu'un corps d'armée descendait de Neufchâteau dans la direction de la vallée de la Marne; tout faisant présumer qu'avant peu l'ennemi se rapprocherait de la place, le général dut prendre des mesures de précaution en vue

d'une attaque soudaine. Les forts reçurent l'ordre de se tenir prêts.

Le 16 au matin, comme des travailleurs étaient occupés à pratiquer des éclaircies dans le bois de Bannes, on fit sortir du fort de Peigney une compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire (mobiles de la Haute-Marne), capitaine Dessoify de Csernek, pour les soutenir. A peine cette compagnie avait-elle pris ses positions, que l'ennemi, débouchant du village de Baunes, attaqua. Déployée aussitôt en tirailleurs, et abritée par le bois, cette compagnie résista tandis qu'une compagnie du 13<sup>e</sup> de ligne arrivait à son secours.

Pendant ce temps une colonne prussienne tentait de s'établir dans le village même de Peigney; mais délogée bientôt par les batteries du fort, elle se repliait rapidement entraînant avec elle d'autres colonnes qui, après avoir pris position aux villages de Champigny, Jorquenay et Humes, n'avaient pu tenir contre le feu des batteries des Fourches et de la gare. Quelques fantassins se montrèrent encore sur les hauteurs du Nid d'Aigle, mais le canon tiré de la batterie du saillant nord de Brevoines les dispersa presque aussitôt. Le détachement du 56<sup>e</sup> provisoire et du 13<sup>e</sup> de ligne engagé

au bois de Bannes cessait en même temps d'être inquiété et rentrait au fort ; trois hommes du 56<sup>e</sup> provisoire manquaient à l'appel. Dans la vallée de la Mouche, une reconnaissance ennemie avait rencontré à Perrancey un bataillon de gardes nationaux mobilisés, et s'était retirée.

La colonne prussienne, forte de 3,000 hommes et soutenue par quelques pièces d'artillerie (1), avait opéré ce mouvement autour de la place afin d'en reconnaître les défenses et de s'assurer de la possibilité d'un bombardement. D'après les rapports de l'ennemi, le fort de Peigney et celui de la Bonnelle étaient les seuls ouvrages extérieurs dont à cette époque il eut connaissance. Les obstacles imprévus qu'il rencontra à l'établissement de ses batteries en avant de la vallée de la Mouche et sur le plateau du Nid d'Aigle, le déterminèrent à ne pas ouvrir inutilement le feu contre la ville.

Cette colonne se replia sur les villages de Rolampont

(1) Ces pièces ne purent pas entrer en action parce qu'elles s'embourbèrent dans les environs de la ferme de Melleville.

et de Dampierre; elle les quitta le 20 pour prendre la route de Chatillon.

On lit à la page 116 de l'ouvrage publié par le major Blüme sur les opérations des armées allemandes (1) :

« Le 20 novembre, les têtes de colonne du dixième  
« corps, dont une brigade mixte, commandée par le  
« général de Kraatz avait été laissée à Chaumont,  
« atteignaient Montargis où elles étaient renforcées  
« par six escadrons de cavalerie Hessoise venant du  
« onzième corps. Le général de Kraatz recevait l'ordre  
« de ne garder devant Langres que deux bataillons,  
« une batterie et deux escadrons. »

Le semblant d'attaque du 16 novembre avait de la part de l'ennemi un double but : s'assurer de l'état de défense de la place et attaquer si les chances paraissaient favorables; dans le cas contraire, occuper la garnison. En effet, arrivé à Neufchâteau le 10 novembre, le gros de l'armée prussienne qui marchait sur

(1) Opérations des armées allemandes depuis la bataille de Sedan jusqu'à la fin de la guerre, d'après les documents officiels, par W. Blüme, major au grand état-major prussien.



Orléans par Chaumont et Chatillon, avait craint de trouver sur sa route, non pas une armée capable de lui livrer bataille, mais des corps séparés, pouvant attaquer ses avant-postes et ses convois. Il lui fallait donc, avant de traverser Chaumont, détourner l'attention de la garnison de Langres, soit en commençant un siège, soit en le simulant, si les chances de succès paraissaient douteuses.

Une colonne de 3,000 hommes s'avança donc sur la ville, tandis que le reste des troupes, assuré de ne pas rencontrer d'obstacle, traversait Chaumont. Cette colonne d'avant-garde, sur l'ordre envoyé au général de Kraatz, rejoignit le 22 novembre, à Chatillon, le corps d'armée dont elle avait été détachée.

A partir de ce moment Neufchâteau, Chaumont et Châteauvillain furent occupés par des garnisons prussiennes. Ces garnisons étaient destinées à garder la ligne de communication et la voie ferrée dont les trois ponts détruits entre Blesmes et Chaumont étaient promptement réparés.

La garnison de Langres reprit ses positions à Marac, Dampierre et Montigny.

Mais, depuis la prise de Strasbourg, l'armée du gé-

- néral de Verder s'était répandue dans les Vosges, occupant successivement Epinal, Vesoul, Gray, Dijon. Du 23 au 25 novembre la garnison prussienne de cette dernière ville fut portée à 30,000 hommes venus de Neufbrisach. Une reconnaissance dirigée sur Langres arriva à Prauthoy; la garde nationale sédentaire prit les armes; le maire du village, M. Jacques, fut blessé.

Ainsi, aux derniers jours de novembre, par suite de la marche de l'ennemi, Langres se trouva investi à distance, par les colonnes s'avancant vers le sud, d'un côté par Blesmes et Chaumont, de l'autre par Epinal, Vesoul, Gray et Dijon.

La mission de la place devenait dès lors celle-là même que lui assigne le major Blüme dans son ouvrage : inquiéter l'ennemi dans ses réquisitions, prendre ses convois, couper ses communications, jeter l'alarme dans les garnisons qui gardaient la ligne du chemin de fer de manière à l'obliger à immobiliser le plus grand nombre d'hommes possible.

Pour obtenir ce résultat d'une manière sérieuse, il eut fallu dans la ville une garnison plus aguerrie que celle dont on disposait. On voulut toutefois tirer le meilleur parti possible des forces qu'on avait sous la

main. Pour se jeter dans ces expéditions hasardeuses, pour cette guerre de partisans, il fallait des hommes résolus et des officiers hardis. Le seul moyen de les obtenir était de faire un appel de volontaires parmi les troupes de la garnison. Le général eut l'idée de former des compagnies de voltigeurs où se grouperaient les hommes de bonne volonté acceptant d'avance tous les ordres et prêts à s'exposer à tous les dangers.

Disons à la louange des mobiles du 56<sup>e</sup> provisoire et des bataillons de la Haute-Savoie que ces compagnies furent promptement recrutées et qu'on n'eut qu'à choisir parmi les nombreux officiers qui se présentèrent.

Le 56<sup>e</sup> provisoire compta quatre compagnies de voltigeurs; la 1<sup>re</sup>, capitaine Royer, — la 2<sup>e</sup> capitaine Blaise, — la 3<sup>e</sup> capitaine Baillot, — la 4<sup>e</sup> capitaine Dessoify de Csernek.

La Haute-Savoie en eut trois : la 1<sup>re</sup>, capitaine Guignot, — la 2<sup>e</sup>, capitaine de S.-Jean, — la 3<sup>e</sup>, capitaine Folliet.

Un certain nombre d'hommes appartenant à la garde nationale mobilisée demandant à prendre part à ces

expéditions, on forma dans ce corps, des voltigeurs avec les capitaines Couillaud et Vignaut.

A côté de ces compagnies régulières, on organisa plusieurs sections de partisans composées de volontaires du département de la Haute-Marne et de soldats échappés de Metz. Le commandement de ces sections fut donné au lieutenant d'infanterie Coumès, aux adjudants Magnin et Bulher; et à MM. Barbas, Richard et Barrotte, volontaires.

Avec ces compagnies d'élite, composées exclusivement d'hommes de bonne volonté et spécialement équipés pour tenir la campagne, on parvint à exécuter des coups de main heureux pour la plupart, la seule chose possible dans les conditions où l'on se trouvait placé.

---

## V

**Expéditions ; Rapports officiels.**

Sacquenay et Lux; 24 novembre. — La section des partisans Magnin a surpris à Sacquenay une patrouille de cavalerie prussienne, et lui a tué 4 hommes. Pousant sa reconnaissance en avant vers Lux où se trouvait une grande partie de l'armée du général de Verder, elle a rencontré une colonne de 200 hommes. Bien que la section n'en comptât que 18, elle a ouvert le feu et ne s'est retirée qu'après avoir mis 32 hommes hors de

combat. Entourée de toutes parts, la section s'est hardiment jetée sur un poste qui lui barrait la route, l'a culbuté et a pu exécuter sa retraite sans éprouver de pertes sensibles.

Vittel, 2 décembre. — La section de partisans Coumès s'est avancée dans le département des Vosges. Elle a rencontré à Vittel un convoi ennemi accompagné de cavaliers et de fantassins. Aux premiers coups de feu les cavaliers ont pris la fuite et le convoi a cherché à se diriger sur Contrexéville. Mais atteints par la section de partisans les fantassins ennemis ont fait résistance. Vigoureusement poussés par les nôtres, ils ont dû se retirer dans la mairie de Vittel. Coumès, escaladant le premier la maison, fut suivi par ses hommes et l'ennemi s'est rendu. La section a ramené à Langres 15 prisonniers dont un officier.

Bricon. — Le même jour la place a envoyé une reconnaissance dont l'objectif était la voie ferrée de Chaumont à Châtillon. Elle était dirigée par le capitaine Javouhey de l'artillerie de marine. Les nôtres ont surpris à Bricon un détachement ennemi occupé à répa-

rer la voie. Ils ont tué 2 hommes et fait 5 prisonniers; le reste du détachement a pris la fuite.

Châteauvillain. Nuit du 8 au 9 décembre. — Le capitaine Javouhey et sa section d'artilleurs renforcée des quatre compagnies de voltigeurs du 56<sup>e</sup> provisoire, a attaqué pendant la nuit la garnison de Châteauvillain. La 3<sup>e</sup> compagnie de voltigeurs a pénétré dans la ville par la route de Chaumont en enlevant le poste; la 4<sup>e</sup> compagnie par la route de Châtillon; le poste ennemi a pris la fuite en essayant la décharge des nôtres. L'ennemi s'est retranché dans les halles où les capitaines Baillot et Dessoffy de Csernek l'ont vigoureusement attaqué. (Les deux autres compagnies s'étaient trouvées retardées dans leur marche par des causes différentes.) A la faveur de cette diversion le capitaine Javouhey put attacher le pétard sous le pont du chemin de fer et se retirer après y avoir mis le feu. Les 2 compagnies de voltigeurs ont eu 3 tués, 13 blessés, 2 disparus; l'ennemi a perdu 64 hommes. Le but de l'expédition était atteint; malheureusement, par suite de la neige, l'explosion du pétard se fit mal et le pont ne fut qu'ébranlé.

Nogent. Journée des 6, 7 et 12 décembre. — Le 6, l'ennemi, au nombre de 64 hommes opérait une réquisition à Nogent, lorsqu'il fut surpris par une section de la 1<sup>re</sup> compagnie des voltigeurs de la Haute-Savoie. La section s'est élancée à la baïonnette sur l'ennemi qui a pris la fuite laissant dix blessés et deux prisonniers.

Le 7, l'ennemi a fait un retour offensif sur Nogent avec 500 hommes et 2 pièces d'artillerie; les 3 compagnies de voltigeurs de la Haute-Savoie, soutenues par une compagnie du bataillon du Gard, envoyée pendant la nuit, ont reçu l'ennemi avec un feu nourri et l'ont obligé à se retirer. Les voltigeurs ont constamment gardé leurs positions.

Le 12 une nouvelle colonne ennemie s'est présentée devant Nogent où nous n'avions que 60 hommes des sections Magnin et Richard; ils ont fait une héroïque résistance. Devant des forces cinq fois supérieures et le bombardement, ils durent battre en retraite. L'ennemi s'est retiré presque aussitôt et le commandant Petiton, du bataillon du Gard, qui accourait sur le lieu de l'action, n'a pu arriver à temps pour reprendre l'offensive.



Chassigny, 12 décembre. — Une reconnaissance du 50<sup>e</sup> de ligne a rencontré à Chassigny une patrouille de cavalerie; elle lui a tué un homme et la patrouille a pris la fuite.

Pendant qu'on opérait ainsi aux environs de la ville, de petites expéditions en partaient presque chaque jour, s'écartant à de plus grandes distances et cherchant à capturer les convois ennemis. Les sections de partisans et les compagnies de voltigeurs étaient particulièrement employées à ces entreprises, presque toujours heureusement conduites. En quinze jours les approvisionnements de la ville s'étaient accrus des prises suivantes faites sur l'ennemi :

420 hectolitres de blé, 2 quintaux de farine, 116 quintaux de sel, 27 hectolitres de vin, 57 quintaux d'avoine, de nombreuses caisses de sucre et des sacs de café. Le 5 décembre, la 4<sup>e</sup> compagnie des voltigeurs du 56<sup>e</sup> provisoire, capitaine Dessoffy de Csernek, s'avancant jusqu'à Cobeaufontaine, avait capturé et ramené un convoi entier de 27 voitures.

Ces prises, qui se renouvelaient en dépit de la surveillance exercée par l'ennemi, l'inquiétèrent et le blocus de Langres fut décidé.

Le livre du major Blüme nous apprend quelles étaient à cette époque les instructions données au général de Verder.

« De son côté, écrit-il page 215, le général de Verder  
« était chargé de protéger et d'activer le siège de Bel-  
« fort par tous les moyens dont il pourrait disposer,  
« d'isoler Langres et de concourir, de concert avec le  
« général de Zastrow, à assurer les communications de  
« la II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> armée, ainsi qu'à contenir les parties  
« sud des gouvernements généraux de Lorraine et  
« d'Alsace. A lui aussi, il avait été recommandé de  
« faire surtout une guerre de marches et d'avoir l'œil  
« sur Langres, qui était pour l'ennemi le point de dé-  
« part continuel de petites entreprises sur Neufchâteau,  
« Mirecourt et Epinal, entreprises auxquelles il était  
« indispensable de mettre un terme, en se concertant  
« à cet égard avec le gouverneur général.....

« Pour accomplir la tâche complexe qui lui avait  
« été confiée par les instructions du 8 décembre, le  
« commandant du XIV<sup>e</sup> corps, général de Verder, dispo-  
« sait ses troupes de la manière suivante : le général

« de Goltz bloquera Langres avec la brigade combinée  
« prussienne, 8 escadrons et 3 batteries. »

En effet, le 14 décembre on signalait à Langres une colonne ennemie sortant de Dijon dans notre direction. Le 15 un espion quittait la place pour observer sa marche; nous dirons par quel concours de circonstances cet homme ne put rentrer dans les murs que le 17 au soir.

Relevons d'abord dans l'ouvrage du major Blüme, page 221, l'exposé sommaire des faits qui se sont passés, dans les journées qui vont suivre.



PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871.

## VI

### Seconde démonstration de l'ennemi sur Langres ;

Récit allemand ; — Rapport français.

« Avant de continuer l'exposé des évènements sur  
« le théâtre oriental de la guerre, écrit le major, il est  
« nécessaire que nous jetions un coup d'œil sur  
« les opérations du général de Goltz, qui, le 14  
« décembre, s'était mis en marche de Dijon sur Lan-  
« gres avec sa brigade renforcée. Le 16, un détache-

« ment composé de plusieurs bataillons de troupes de  
« ligne et de garde mobile, avec six pièces d'artille-  
« rie (1) qui faisait mine de vouloir tenir à Longeau  
« au sud de Langres, était repoussé et perdait deux  
« bouches à feu ; le 18, le général de Goltz tournait  
« Langres par l'ouest, tombait à l'improviste sur les  
« gardes mobiles cantonnés dans les villages situés au  
« nord de la place et les dispersait. Une reconnais-  
« sance des ouvrages était exécutée le lendemain et  
« montrait qu'un coup de main serait difficile, mais  
« qu'un bombardement au moyen d'une trentaine de  
« pièces de gros calibre semblait promettre au con-  
« traire une prompte capitulation. La garnison était  
« évaluée à 12,000 ou 15,000 hommes de ligne, garde  
« mobile et garde nationale mobilisée, en majeure  
« partie incomplètement équipés et mal disciplinés.  
« Langres constituait le foyer et le point d'appui de la  
« résistance pour une grande partie du territoire en-  
« nemi occupé. C'était le point de départ d'incessantes  
« incursions dirigées contre nos lignes d'étapes. On

(1) Notons en passant cette erreur du récit prussien, nous n'avions que quatre canons.

« s'occupa donc, conformément à la demande du général de Goltz, d'y expédier de Strasbourg le parc de siège nécessaire ; toutefois les modifications notables qui survinrent peu après dans la situation sur le théâtre oriental de la lutte, entraînèrent de nouveau l'abandon provisoire de ce projet, et le 26 décembre l'envoi du matériel de siège destiné à Langres était encore suspendu. »

Quelques pages plus loin, le major, après avoir parlé des progrès de l'armée prussienne sur la Loire, écrit encore :

« A l'avenir les troupes d'étapes suffirent constamment à maintenir l'ordre et la sécurité dans les régions occupées et sur les lignes de communication ; seules les parties sud des gouvernements généraux de Lorraine et de Reims, et les routes d'étapes de la II<sup>e</sup> armée, furent encore l'objet de fréquentes incursions venant de Langres à l'époque où cette place n'était pas bloquée. »

Mettons maintenant en regard du récit du major Blüme, les rapports français :

Combat de Longeau. — Le 16 décembre au matin une colonne de 2,000 hommes composée de troupes du 50<sup>e</sup> de ligne sous les ordres du commandant Kock et de trois compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire, commandant de Régel, quitta Langres pour Longeau. Quatre pièces d'artillerie, sous les ordres du capitaine Roptin et du lieutenant Arrachart, accompagnaient l'infanterie. Le chef de bataillon Kock reçut le commandement des troupes.

L'ordre du général portait : Occuper Longeau; reconnaître les positions de l'ennemi et ses forces. Dans le cas où elles paraîtraient supérieures, se replier sur la crête du coteau et défendre le plateau de Langres.

Arrivé à Longeau (12 kilomètres sud de Langres) le commandant Kock fit reposer ses hommes; n'ayant pas rencontré l'ennemi, il songeait à pousser en avant sa reconnaissance. Attaqué à l'improviste et trompé sans doute sur le nombre de l'ennemi, le commandant, contrairement à l'ordre qu'il avait reçu de se replier sur la crête du coteau, voulut défendre le village. La lutte s'engagea pour nous dans les conditions les plus



défavorables. Nos troupes se battirent avec vigueur ; mais le commandant Kock fut tué.

Ce fut en vain alors que le commandant de Régel voulut exécuter l'ordre donné. Deux des compagnies de sa garde mobile, la première, capitaine d'Avoût, et la troisième, capitaine Paul Benoit, gardaient leurs positions malgré le feu de l'ennemi ; mais celui-ci, trois fois plus nombreux, se développant à droite et à gauche, avait déjà gravi les coteaux dans la direction de Cohons d'un côté, et de Brennes de l'autre.

Le commandant de Régel se vit tourné et put craindre un moment d'être enveloppé. Le péril de sa position augmentait d'instant en instant ; il ne pouvait se faire illusion sur les chances qui lui restaient. Notre artillerie, après des efforts héroïques pour se dégager, après une lutte corps à corps sur les pièces, dut abandonner deux de ses canons : l'un était démonté, l'autre avait perdu ses attelages.

La retraite commença. Le commandant de Régel, resté en arrière de la colonne et l'un des derniers sur le lieu de l'action, fut tué. L'ennemi nous poursuivit jusqu'à la crête du coteau, mais là le canon des forts le tint en respect.

Dans cette affaire, où nous avons dû lutter pendant quatre heures contre une brigade entière pourvue de 3 batteries d'artillerie, nous n'avons eu que 8 tués, 15 blessés et 64 prisonniers.

Le 17, l'espion envoyé le 15 sur la route de Dijon put rentrer à Langres et fit le récit suivant :

Le 15, à la tombée de la nuit, n'ayant pas aperçu d'ennemis, il avait pénétré dans le village de Saint-Michel, à trois kilomètres en avant de Longeau. Arrêté aussitôt par des uhlans et conduit dans une auberge, il avait été mis en présence d'un personnage qu'il avait de suite reconnu pour un général; il sut bientôt qu'il allait être interrogé par le général de Goltz lui-même. Celui-ci était assis près du feu; en arrière de lui, un colonel mangeait un poulet sur le bout d'une table de cuisine. Le général échangea quelques mots en allemand avec les uhlans qui lui amenaient l'espion, puis il l'interrogea : quel était son nom, son pays? d'où venait-il? où allait-il?

L'espion répondit : qu'il était un pauvre ouvrier habitant Dijon, qu'il était venu à Langres pour voir une de ses tantes malades; mais que depuis trois semaines le général commandant la place ayant fait

fermer toutes les portes, il lui avait été impossible de retourner chez lui ; que sa femme et ses enfants n'ayant d'autres ressources que son travail, devaient être dans la misère ; qu'il était enfin parvenu à s'échapper de Langres et qu'il regagnait Dijon.

Le général donna l'ordre de le déshabiller ; une femme qui servait le souper du colonel, voyant qu'on enlevait à cet homme jusqu'à sa chemise, voulut se retirer :

— Restez, lui dit le général, personne ne peut sortir d'ici, et ce n'est qu'un homme.

Il prit alors lui-même l'un après l'autre les souliers de l'espion, et avec la lame de son couteau enleva les semelles intérieures. N'ayant rien trouvé, il fit fouiller les doublures de ses vêtements. Après un minutieux examen, il lui permit de s'habiller et donna des ordres.

Pendant ce temps, comme l'espion se plaignait de la faim et demandait à l'aubergiste la charité d'un morceau de pain, le colonel détacha une cuisse de poulet qu'il lui tendit. On le remit enfin aux mains d'un uhlan, qui, le plaçant à la tête de son cheval, le fit marcher devant lui sur la route de Dijon.

Il pouvait être minuit et la pluie tombait. De chaque

côté de la route, sur deux lignes, l'infanterie prussienne était debout, l'arme au pied formant la haie ; le milieu de la voie était libre. Tous ces hommes étaient immobiles comme des statues ; on n'entendait pas une parole. En arrivant à Prauthoy, l'espion dit au uhlan qu'il était fatigué et ne pouvait plus avancer. On s'arrêta ; le uhlan attacha son cheval, mais ne quitta pas d'une seconde l'espion, qui ne put lui échapper. A quatre heures du matin il vit les deux haies de fantassins s'ébranler en silence.

Au jour, il se remit en marche ; le uhlan le suivit ; mais arrivé au-delà de Vaux, celui-ci tourna bride et l'abandonna. L'espion se jeta alors dans la campagne, mais il lui fut impossible d'approcher de la place.

Le 17, un parlementaire vient demander la reddition de la ville.

Le 18, l'ennemi quitte ses positions, tourne Langres par l'ouest et se maintient au nord. Ce mouvement donne lieu à de petits engagements à Faverolles, Humes et Rolampont. Les pertes de l'ennemi sont de 12 tués et 25 blessés.

A Marac, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies de voltigeurs du 56<sup>e</sup> provisoire restent isolées et leur retraite sur la

place est coupée. Les capitaines Baillot et Dessoify de Csernek pour tromper l'ennemi sur leur petit nombre, développent leurs hommes en tirailleurs, et entretiennent jusqu'au soir un feu incessant qui maintient les prussiens à distance. A la faveur de l'obscurité ils gagnent les bois et après une marche de dix heures de nuit, ils ramènent les deux compagnies à Langres par le sud de la citadelle, sans qu'un seul homme soit resté en arrière.

Le 19 le gros de la colonne ennemie a pris position au nord-ouest de la place, à cheval sur la route de Langres à Arc-en-Barrois, tandis que le reste occupe le village de Rolampont sur la route de Chaumont. Un échange de prisonniers a lieu ; nous rendons 29 allemands. Le même jour, nos avant-postes tuent 4 hommes à une patrouille ennemie et s'emparent de 3 chevaux.

Le 20 l'ennemi conserve ses positions ; dans une escarmouche d'avant-postes on lui met 28 hommes hors de combat.

Le 21 il opère des réquisitions en dehors du rayon d'action de la place,

Le 22 il pousse une reconnaissance à l'est jusqu'à Montigny.

Le 23 il quitte ses positions sur la route de Langres à Arc et s'étend vers Neuilly qu'il occupe dans la nuit du 23 au 24. Une sortie de la garnison amène un engagement de peu de durée; un lieutenant du Gard, M. Tibaud est tué.

Le 24 l'ennemi continue ses excursions vers l'est; il paraît avoir pour but de faire le vide autour de la place pour diminuer ses ressources, pendant qu'il force à rentrer dans les murs, les petits détachements qui depuis quelque temps allaient au loin s'emparer de ses convois et menacer ses communications.

---

## VII

**L'ennemi s'éloigne.—Tentative faite de la Place  
pour rejoindre le général Bourbaki.**

A la faveur de ce commencement d'investissement, l'ennemi avait pu agir en toute sécurité dans le nord du département. Il lui avait même été facile, à l'aide de faibles détachements, d'opérer des réquisitions à Lamarche, à Jussey, Champlitte, Recey-sur-Ource, Arc et les environs de Chaumont. Enfin, il avait pendant ce temps mis à l'abri d'un coup de main les fai-

bles garnisons qui protégeaient ses lignes de communication. Mais les craintes que lui inspirèrent les mouvements opérés par le général Bourbaki, ne lui permirent plus d'immobiliser autour de Langres, un nombre important d'hommes, dont la présence devenait nécessaire sur d'autres points.

Le mouvement du général Bourbaki marchant sur Besançon et Belfort, menaçant les lignes de communication et les derrières de l'armée du général de Werder, força celui-ci à se retirer vers Vesoul. Cette retraite entraîna le départ de la colonne qui depuis le 16 décembre bloquait la place de Langres. Le 27, les troupes prussiennes abandonnèrent subitement Rolampont et Bourbonne, laissant une partie de leurs approvisionnements et se dirigeant sur Vesoul, allant ainsi à la rencontre des troupes qui évacuaient Dijon le même jour.

Nous n'avions pu, en face de l'ennemi, tenter qu'une seule expédition, pendant cette période de décembre ; en voici le rapport.

Un détachement composé de 25 artilleurs de la marine, 35 sapeurs du génie avec le lieutenant Gouin, et la section de partisans Barbas, avait quitté la place se



dirigeant sur Bricon, point de bifurcation des voies ferrées de Chaumont à Châtillon et Troyes. Dans la nuit du 24 au 25 décembre, ce détachement, commandé par le capitaine Javouhey, de l'artillerie de marine, avait coupé la ligne à Bricon. Une patrouille ennemie s'étant présentée avait été dispersée laissant 2 tués et 4 prisonniers. A huit heures du soir le train venant de Chaumont déraillait; aussitôt le détachement l'avait attaqué tirant à bout portant sur les troupes qu'il contenait. Mais 400 hommes sortant des wagons avaient chargé les nôtres qui devant le nombre avaient dû gagner le bois. L'ennemi perdit dans cette affaire 182 hommes tués ou blessés. De notre côté, nous eûmes 5 hommes tués et 3 blessés; le capitaine Javouhey reçut à la poitrine une blessure grave, mais ne resta pas au pouvoir de l'ennemi.

L'éloignement de la brigade prussienne allait permettre de reprendre les expéditions que sa présence avait interrompues. Presqu'au même moment la direction des opérations militaires de la place changeait de mains et des mutations étaient opérées dans certains commandements :

Le général Arbello, dont la santé ébranlée exigeait

des soins, avait résilié ses pouvoirs, et son chef d'état-major, le lieutenant-colonel du génie Meyère, lui avait succédé avec le titre de général d'armée auxiliaire.

Le capitaine Masse, du 50<sup>e</sup> de ligne, avait été appelé à remplacer le commandant Kock, et le capitaine Dessoffy de Csernek, nommé chef de bataillon au 56<sup>e</sup> provisoire, avait reçu le commandement du 2<sup>e</sup> bataillon vacant par la mort de M. de Régel, tué à l'ennemi. Le lieutenant Louis Royer remplaçait le capitaine Dessoffy de Csernek à la 4<sup>e</sup> compagnie de voltigeurs.

Le nouveau général voulut aussitôt mettre à profit le répit que le départ de l'ennemi donnait à la place. Tout en s'occupant de compléter les armements et les approvisionnements, il fit choix de celles de ses troupes qui lui parurent le plus solides et le mieux disposées pour une campagne ; il se prépara à tenter une diversion utile du côté de Vesoul, où de graves événements s'annonçaient.

L'effectif de la garnison se décomposait ainsi :

50 <sup>e</sup> régiment de ligne. . . . .	4,500 hommes.
13 <sup>e</sup> régiment de ligne. . . . .	162 —
10 <sup>e</sup> régiment de ligne . . . . .	137 —

56 <sup>e</sup> régiment provisoire (mobiles de la Haute-Marne) . . . . .	2,738 hommes.	
97 <sup>e</sup> régiment provisoire (mobiles de la Haute-Savoie) . . . . .	2,527	—
Dépôt des mobiles de la Meurthe.	242	—
Dépôt des mobiles des Vosges . .	370	—
Mobiles de l'Hérault . . . . .	180	—
Artillerie, 12 <sup>e</sup> régiment. . . . .	325	—
— de l'Hérault. . . . .	167	—
— de l'Ile-et-Vilaine . . .	151	—
— des Alpes-Maritimes. .	308	—
— de la Haute-Marne. . .	330	—
Trois légions des gardes nationaux mobilisés de la Haute-Marne .	3,200	—
1 <sup>er</sup> régiment du génie. . . . .	143	—
Génie auxiliaire . . . . .	120	—

A cet effectif déjà considérable devait venir s'ajouter le 15 janvier 1,200 hommes de la 2<sup>e</sup> brigade de l'armée des Vosges (troupes de Garibaldi.)

Ce grand nombre d'hommes, agglomérés dans une ville de guerre, présentait deux inconvénients des plus graves :

1° Au point de vue du logement :

Des ouvrages de fortification élevés à la hâte ne pouvaient contenir les locaux suffisants pour abriter tous les hommes. Les cantonnements dans les villages voisins de la place étaient nécessairement limités par la distance ; là encore il n'était permis de s'installer que dans des granges mal closes et peu convenables, pendant un hiver rigoureux. La paille d'ailleurs, malgré toutes les réquisitions, fit bientôt défaut presque complètement.

2° Au point de vue de la subsistance :

L'obligation de nourrir 17,000 hommes pendant cinq mois d'investissement ainsi que la nécessité de conserver pour cet effectif, trois mois au moins de vivres en prévision du siège, devait conduire à des réquisitions excessives, mais indispensables, dans toutes les communes environnantes dont la plupart étaient en outre dévastées par les passages successifs de l'ennemi.

On peut dire qu'au commencement de janvier, le vide menaçait déjà de devenir complet autour de la place et qu'on pouvait prévoir le moment, bien qu'éloigné encore, où il faudrait se nourrir aux dépens des

approvisionnement de siège. Si donc la guerre avait continué plusieurs mois encore, et que la ville fût restée encombrée comme elle l'était, il n'eût pas été nécessaire que l'ennemi fit d'autres menaces pour que la garnison en arrivât à être un jour forcée de se rendre faute de vivres, ou de s'éloigner sans même avoir été attaquée.

Bien que nous nous soyons imposés dans ce récit, rigoureusement historique, de nous abstenir de tout jugement, nous devons à la vérité d'ajouter que cet inconvénient d'une garnison trop nombreuse n'était pas racheté par le bon esprit des troupes. Si parmi les régiments de ligne et de garde mobile, les désertions ne s'étaient pas élevées à plus de 1 %, il n'en était pas de même pour les gardes nationaux mobilisés parmi lesquels les désertions avaient atteint un chiffre inqualifiable. Ni les mesures sévères, ni la bonne volonté des officiers n'arrêtaient ces hommes qui prétendaient qu'on leur avait dit au jour de la révision, qu'ils étaient libres de par la loi.

L'appel des hommes mariés apporta un nouvel élément de désordre et d'indiscipline. Ces pères de famille, suivis de leur femme et de leurs enfants en larmes,

se considérant comme des victimes arrachées de leurs maisons, arrivèrent avec l'esprit de révolte. Ne pouvant être d'aucune utilité, ils devenaient un danger, encombraient la place et gênaient la défense (1).

Après peu de jours, l'ordre de renvoyer ces hommes fut donné ; cette mesure, bonne en elle-même, eut pour effet cependant d'exciter les regrets parmi les *vieux garçons* qui restaient, et d'encourager encore les désertions. Compter pour une défense sérieuse de la place sur des mécontents qui ne voulaient pas se reconnaître soldats, c'eut été se bercer d'une illusion chimérique. Le commandement ne l'eut pas un instant ; à l'état-major, on considérait comme très-probable que sur 17,000 hommes plus de 5,000 déserteraient dès le début du siège, car ils ne cachaient pas leur projet à cet égard. Dans la deuxième brigade de l'armée des Vosges, un grand nombre d'hommes ne

(1) On s'est demandé pourquoi le commandant supérieur ne les avait pas aussitôt renvoyés dans leurs foyers. La cause nous en a été donnée par une personne qui approchait le colonel Meyère ; la révolte grondait autour de lui, chaque jour des lettres anonymes le menaçaient en termes grossiers de mort ; prendre cette décision dans ces circonstances eut été un acte de faiblesse.

dissimulaient pas davantage leur ferme intention de ne pas se laisser enfermer dans les lignes, et de disparaître quand le moment serait venu. Dès que le siège aurait commencé, on n'aurait peut-être pas eu 10,000 hommes pour le service.

Cependant le colonel Meyère, considérant son rôle comme essentiellement militaire, était décidé à disputer pied à pied à l'ennemi le coin du territoire dont il avait accepté la garde. Il savait quels étaient les hommes sur lesquels il pouvait compter ; il savait qu'il lui resterait parmi les gardes nationaux mobilisés d'anciens militaires, et des jeunes gens aux nobles sentiments, dont il ne mettait en doute ni le courage personnel ni l'énergique volonté.

Nous ne préjugerons pas de sa conduite, si après l'armistice il eut fallu fermer les portes pour ne plus les rouvrir, mais nous n'eussions pas été surpris de le voir, faisant un appel aux gardes nationaux mobilisés de bonne volonté, rendre la liberté aux mécontents et aux timides. 8,000 hommes, décidés à se défendre et que des approvisionnements devenus alors plus que suffisants auraient garantis des souffrances du siège, assuraient à ses yeux bien mieux la défense qu'une

fourmillière d'hommes indisciplinés et mécontents.

En prenant le commandement de la place, le colonel Meyère n'eut qu'un but, se préparer à un siège qu'il savait décidé par l'ennemi. En effet, un succès seul obtenu par le général Bourbaki pouvait préserver la ville de l'arrivée des canons de gros calibre. Aussi la première pensée du colonel devenu commandant supérieur fut-elle de se mettre en communication avec le général qui s'avancait sur Besançon et Belfort.

Aussitôt qu'il apprend l'évacuation de Dijon par les troupes du général de Werder, il fait rétablir les communications avec cette ville par le télégraphe, et réparer la voie ferrée ; il détache à Bourbonne, Laferté et Fayl-Billot des troupes d'avant-garde dont il confie le commandement au colonel Jamin. Enfin le 6 janvier il donne l'ordre au commandant Dessoffy de Csernek de s'avancer dans la Haute-Saône avec le 2<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire, d'aller aussi loin que la prudence le permettra, et dans le cas d'un succès du général Bourbaki, de tenter de le rejoindre.

Le commandant se met en marche, rencontre les éclaireurs de l'armée de Bourbaki et dépasse Combeaufontaine. Ses éclaireurs étaient à Scey-sur-Saône, lors-



qu'une dépêche du colonel Meyère lui enjoint de se replier sur Bourbonne par les chemins détournés. On venait d'apprendre à Langres que le général de Manteuffel avec 45,000 hommes, arrivait de Châtillon au secours de l'armée de Werder. Ce mouvement précipité de l'ennemi dérangeait tous les plans du colonel Meyère; il lui fallait deux jours encore pour les mettre à exécution; ces deux jours lui manquèrent

En effet, tandis que par la Haute-Saône, il était à la veille de se trouver en communication avec les avant-postes du général Bourbaki, il était sur le point de s'assurer par la Côte-d'Or un débouché pour recevoir des approvisionnements. A Dijon, un convoi de canons de gros calibres et de munitions était en gare prêt à partir pour Langres. La voie était libre partout, excepté au pont de Montarlot qui exigeait encore quelques travaux. Le lieutenant du génie Figaret, avec une section de sapeurs les poussait avec vigueur.

Les uhlands du général de Manteuffel l'entourèrent tout à coup. S'échappant de leurs mains avec ses hommes, il arriva à Besançon; mais reprenant bien vite la route de Langres, il rencontra à Dijon l'armée prussienne qui lui barrait le chemin. Décidé à percer

les lignes, il parvint avec sa section à gagner les bords et rentra à Langres sans avoir égaré un seul de ses hommes. Mais alors toutes les espérances qu'on avait un instant conçues s'évanouissaient : la place allait nouveau retomber dans son isolement.

---

## VIII

**Retour offensif de l'ennemi sur Langres.**

Dès le milieu de la première quinzaine de janvier, les communications autour de Langres devinrent très-difficiles. L'ennemi, dont les forces aux environs se trouvaient de beaucoup augmentées, marchait sur Belfort, nous entourant de tous côtés.


Le commandant supérieur ne pouvait mettre en doute que le moment ne fut proche où il serait sinon

attaqué, du moins cerné, et ses rapports avec le gouvernement chaque jour moins directs, tendaient à se trouver tout à coup suspendus. Les nouvelles de l'intérieur n'arrivaient déjà plus qu'avec peine jusqu'à nous.

Dès le 6 janvier l'ennemi, pour protéger les troupes qu'il envoyait à l'armée de Manteuffel depuis Mézières par la voie ferrée de Blesmes à Chaumont et Châtillon, avait fait occuper les villages de Luzy et de Foulain situés au nord de Langres. Il avait aussi renforcé les garnisons de Châteauvillain et de Vauxhaules sur la ligne ferrée.

Malgré ces précautions, un détachement du génie commandé par le lieutenant Gouin, secondé par la section des partisans Barbas, arrivait à Vauxhaules dans la nuit du 11 au 12 et faisait dérailler un train près de Courban.

Cette expédition, qui causa à l'ennemi une interruption de plusieurs heures dans la marche de ses trains, et qui lui coûta quelques hommes, avait été menée avec autant de prudence que d'habileté dans un pays complètement occupé, où 1,200 hommes échelonnés dans les villages de Boudreville et de Louêmes exerçaient



une active surveillance. Ce détachement sut échapper à l'ennemi et rentrer à Langres.

La colonne prussienne partie de Châtillon s'était coupée en deux corps : l'un marchait par Auberive, Prauthoy et Frettes ; l'autre se dirigeait depuis Arc-en-Barrois sur Marac, Bourg, Chameroy, Longeau et Fayl-Billot. Le commandant supérieur de la place de Langres voulant savoir si du moins le côté de Chaumont était libre, envoya jusqu'à Foulain, le 12 janvier, une reconnaissance du 50<sup>e</sup> de ligne avec le commandant Masse ; ce détachement rencontra une patrouille prussienne, lui tua 5 hommes et la mettait en fuite. Le 13, le commandant Masse, attaqué à son tour dans son cantonnement de Vesaignes, tua 3 hommes à l'ennemi et restait maître du village. Attaqué de nouveau le lendemain 14 par des forces bien supérieures, il se défendait avec habileté et soutenu par une section de la 8<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie, il restait maître de la position. L'ennemi emmena 5 charrettes de ses tués et de ses blessés.

Dans cette même journée du 14 janvier, le 1<sup>er</sup> bataillon de la Haute-Savoie, commandant Poussielgue, fut attaqué dans ses cantonnements par une colonne

de 3,000 hommes. La 6<sup>e</sup> compagnie, qui avait reçu le premier choc s'était retirée en bon ordre sur Marac où se trouvait le reste du bataillon; le soir l'ennemi se présenta pour occuper le village. En présence de troupes six fois plus nombreuses que les siennes, le commandant Poussielgue battit en retraite, mais il prit position à peu de distance pour observer les mouvements de l'ennemi. La nuit venue, il envoya une section jusqu'au village pour s'assurer s'il était encore occupé. La section rencontrant l'ennemi, chargea deux fois à la baïonnette, et ne se retira que devant le nombre. Nous n'avons perdu qu'un homme, tandis que l'ennemi avait 3 tués et plusieurs blessés.

Le capitaine Pichollet et le lieutenant Détraz se sont particulièrement distingués. Le premier a tué 2 hommes, le second deux fois cerné dans le village, est parvenu à se dégager. Le bataillon a pu opérer sa retraite sur Rolampont, sans que l'ennemi ait cherché à l'inquiéter.

Dans la matinée du 15, le capitaine Baillot, avec 2 compagnies du 56<sup>e</sup> provisoire, opère une reconnaissance sur Poulangy et Foulain; il met en fuite une patrouille qu'il rencontre, et surprend à Louvières un

détachement de 80 ennemis venus en réquisition dans le village ; il l'attaque résolument ; la fusillade dure 2 heures ; l'ennemi bat enfin en retraite laissant dix tués et 8 prisonniers.

Ce fut le 16 au matin que le commandant supérieur fut informé que la 2<sup>e</sup> brigade de l'armée des Vosges, traînant à sa suite un convoi d'artifice, était poursuivie par l'ennemi et cherchait à gagner Langres. Comment arriverait-elle ? par quelle route ? on l'ignorait. La voie directe sur Dijon était barrée par l'armée prussienne ; mais on disait encore libre le chemin de grande communication de Champlitte à Chalindrey. C'est par là seulement qu'on peut aller au-devant du convoi pour le protéger.

Dans la position où se trouvait le commandant supérieur, étant bien persuadé qu'il ne recevrait plus de munitions du dehors, ce convoi d'artifice pouvait lui être d'un grand secours. Il donne donc aussitôt l'ordre au commandant Dessoffy de Csernek de partir pour Chalindrey avec cinq compagnies et de ramener le convoi à tout prix ; il lui recommande surtout de faire occuper la gare, afin de rester toute la nuit en communication télégraphique avec lui. Le commandant, sui-

vant les instructions reçues, arrive à Chalindrey à la nuit tombante. Il reconnaît de suite que l'ennemi occupe les hauteurs du Cognelot à trois kilomètres de lui, et que de ce point élevé il surveille la route de Champlitte. Il prévient aussitôt le colonel Meyère qui répond :

« Urgence, Langres huit heures dix minutes du soir. Général à commandant Dessoify :

« Mettez en route vers le Pailly quelques paysans  
« qui puissent trouver nouvelles de la colonne Lobbia ;  
« il importe de lui faciliter l'arrivée à Langres. Si elle  
« est trop fatiguée installez-la à Saint-Maurice et Saint-  
« Vallier. Recommandez au guide que vous lui enver-  
« rez de vous la conduire à Chalindrey par la voie la  
« plus courte. Envoyez lui dire de ma part que quelle  
« que soit la fatigue il lui faut arriver à Chalindrey.  
« Si quelques voitures de réquisition sont nécessaires,  
« vous qui connaissez le pays, aidez à les réunir. Dès  
« que vous pourrez m'informer de quelque chose tou-  
« chant la colonne Lobbia, envoyez-moi télégramme.  
« Faites tout pour lui venir en aide.»



En conformité de cet ordre le commandant Dessoify de Csernek fait partir des habitants du pays dans la direction du Pailly ; ils reviennent bientôt, l'ennemi occupe le village et celui de Noidant ; il tient la voie ferrée près de Violot à deux kilomètres de la gare de Chalindrey ; quant à la route sur Champlitte elle est interceptée. D'après les renseignements pris, la colonne Lobbia prévenue de la présence d'un corps prussien lui barrant le chemin de Langres, s'est jetée dans la vallée de Salon, gagnant Bussières pour revenir sur Corgirnon.

Le commandant détache aussitôt sur ce dernier village un lieutenant, M. Frèresjacques, avec mission de l'informer au plus vite de ce qui se passe de ce côté. Un brouillard épais rendait la nuit très-obscur. En même temps il informe le colonel Meyère des rapports qui lui sont faits, et de la presque certitude où il est d'être attaqué au point du jour, si d'ici là, il n'a pu parvenir à l'aide de l'obscurité, à faire passer le convoi par Chalindrey. Le colonel Meyère répond aussitôt.

« Langres, une heure, quinze minutes du matin ;  
« général à commandant Dessoify :

« Je vous envoie deux compagnies de renfort qui  
« passeront par Balesmes vers sept heures du matin.  
« Je crois qu'il vous sera possible, à six heures du  
« matin environ de vous établir au Cognelot et même  
« à Noidant avec tout votre monde, moins ces deux  
« compagnies que vous ferez rester à Balesmes pour  
« vous servir de soutien. Si cette combinaison ne vous  
« convient pas à cause de ce que vous apprendrez  
« encore de la marche de l'ennemi, bornez-vous à tenir  
« le Cognelot assez longtemps pour évacuer Chalin-  
« drey, et pour prendre votre position de combat à la  
« ferme de Dreuil, où vous appellerez les deux compa-  
« gnies de renfort qu'il faut encore, dans ce cas, faire  
« attendre à leur passage à Balesmes. Une des compa-  
« gnies vous viendra de Langres, l'autre de la batte-  
« rie de la Gare. »

Sur cet ordre le commandant prit ses dispositions pour attaquer le Cognelot à la pointe du jour ; mais à trois heures du matin le lieutenant Frèresjacques, lui apportait de Corgirnon la nouvelle de l'arrivée du convoi dans ce village. La queue en avait été coupée à Bussières par les prussiens qui poursuivaient encore

les voitures chargées d'artifices et les hommes de tête de la colonne ; il était porteur d'une lettre du colonel Lobbia annonçant que ses hommes épuisés quitteraient cependant Corgirnon à quatre heures du matin , car l'ennemi les serrait de près.


Le colonel Meyère, aussitôt prévenu par le commandant, ne se préoccupe plus que de faire arriver à Langres les voitures et les hommes qui cherchent un refuge dans la place. Il télégraphie aussitôt :

« Envoyez à Balesmes et même à Corlée quelqu'un  
« qui dirigera sur Saint-Maurice et Saint-Vallier les  
« deux compagnies qui ont ordre de vous rejoindre.  
« Vous-même prenez disposition pour évacuer Chalindrey en vous portant à la ferme de Dreuil. Mais  
« informez le colonel Lobbia à Corgirnon de ce mouvement et engagez-le de ma part à gagner Saint-Maurice. Laissez d'ailleurs dans Chalindrey une  
« compagnie jusqu'au dernier moment autant pour  
« conserver communications télégraphiques que pour  
« renseigner colonne Lobbia si déjà elle avait pris sa  
« direction par là. »

On voit quelle était la préoccupation du colonel

Meyère, et comment dans cette nuit d'inquiétude et d'insomnie il suivait depuis Langres les mouvements du détachement qu'il avait chargé de ramener cette colonne Lobbia que l'ennemi cernait d'un côté et pour-suivait de l'autre.

Mais comme le temps pressait, le commandant Dessoffy de Csernek, sans attendre de nouveaux ordres, avait aussitôt fait repartir le lieutenant Frèresjacques pour Corgirnon, lui enjoignant de rassembler les hommes de la colonne Lobbia, quelle que fut leur fatigue, de faire atteler les voitures, et d'arriver à Chalindrey avant le jour. A cinq heures du matin, à l'instant même où le commandant recevait le dernier télégramme du colonel Meyère, hommes, voitures et chevaux traversaient Chalindrey. Le commandant les dirige aussitôt sur la route de Langres, leur faisant escorte, en imposant le silence, car on passe à moins de un kilomètre des sentinelles prussiennes en vedettes sur la hauteur. Le temps avait été mis à profit; à ce moment même les prussiens arrivaient à la gare de Chalindrey, l'occupaient et coupaient le télégraphe. On se hâte de marcher sur Langres; le brouillard toujours épais dérobaient les nôtres aux yeux de l'ennemi.



On arrive à la hauteur de Balesmes ; enfin le convoi est sauvé. L'ennemi pourtant peut tenter de passer par le souterrain de Culmont ; le commandant abandonne alors le convoi qui n'a plus besoin de son secours, et vient prendre ses positions de combat à Saint-Maurice ; l'ennemi, comme il l'avait prévu, se présente au tunnel ; une compagnie l'attendait et commence le feu. L'ennemi se retire aussitôt et va reprendre ses positions. On s'observe tout le jour, mais les prussiens ayant appris que le convoi qu'ils comptaient capturer avait passé, se retirent pendant la nuit, en reprenant la direction de la Haute-Saône (1).

---

(1) Pendant que la colonne Lobbia quittait Corgirnon, les prussiens y entraient. Un certain nombre d'hommes de la colonne se sauvèrent en désordre dans les bois, quelques-uns prirent la route de Bâle, et eurent trois des leurs blessés par les uhlands.

14

## IX

**Derniers combats autour de la place ; —  
Rapports.**

Perrogney. Nuit du 16 au 17 janvier. — Une compagnie de voltigeurs de la Haute-Savoie, capitaine Guignot a quitté son cantonnement de Perrancey, et est arrivée au village de Perrogney avant le jour. Elle a attaqué les uhlands préposés à la garde d'un convoi et arrêté les deux officiers dans leurs logements. Cette compagnie a ramené à Langres 23 voitures chargées,

31 chevaux et 12 prisonniers avant que les troupes ennemies accourues au secours aient eu le temps de s'opposer à ce mouvement.

Bourg. 17 janvier. — Le commandant Masse avec une compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne et une section de voltigeurs de la garde nationale mobilisée, a soutenu pendant la plus grande partie du jour le feu de l'ennemi établi à Bourg avec 2 pièces d'artillerie. Il avait dû un instant quitter sa position de la Croix-d'Arles, mais l'ennemi fut bientôt délogé à son tour de cette position, par les batteries du fort de la Bonnelle, et nos troupes purent la reprendre et la garder jusqu'à la nuit.

Brennes. 18 janvier. — Dans la matinée, le 3<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie, commandant Bastian, opérait, de concert avec une compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne, capitaine Doublat, une reconnaissance sur Brennes, dans le but de s'assurer si ce village n'était pas occupé. Le capitaine Doublat avait été chargé de protéger la retraite et de surveiller les routes de Noidant-le-Rocheux, Perrogney et Bourg, afin de s'opposer à tout mouvement tournant. De son côté le commandant Bastian fouillait les bois et s'avancait sur Brennes



éclairé par une ligne de tirailleurs. Ces derniers arrivés à 200 mètres du village ont été reçus par le feu de l'ennemi embusqué derrière les maisons.

Pour le forcer à se montrer, le commandant Bastian simule une fausse attaque sur la gauche, mais l'ennemi reste derrière ses abris; cependant son feu a faibli. Alors le commandant dispose son bataillon en colonne d'assaut et s'élance résolument. L'ennemi abandonne sa première ligne et se retranche dans l'intérieur du village. A cet instant, le commandant aperçoit une colonne de 500 hommes sortant du village de Bourg pour tourner sa position; mais le capitaine Doublat, par un feu nourri, fait échouer cette tentative. Sans artillerie, il devenait impossible d'attaquer l'ennemi au cœur du village de Brennes; nos troupes ont dû se retirer. On ignore les pertes de l'ennemi; de notre côté nous avons eu 4 hommes hors de combat; un sous-lieutenant de la Haute-Savoie, M. Barnabé Dion a été tué.

On voit que chaque jour amenait de nouvelles escarmouches entre la garnison et les troupes allemandes. Nous gênions la marche de l'ennemi sur Belfort, et nous obligeons son général en chef à changer la ligne

de ses communications. Le major Blüme, en parlant de l'époque de la guerre à laquelle nous sommes arrivés, écrit à la page 385 :

« Les lignes de communication des 3 corps de l'armée du Sud étaient établies par Epinal, car, dans le cas où l'armée aurait à continuer son mouvement en avant, le voisinage de Langres devait rendre la Côte-d'Or de moins en moins sûre, ainsi que l'on pouvait déjà commencer à s'en apercevoir à de nombreux coups de main, tels que surprises de relais, enlèvements de transports isolés. »

Le passage du corps d'armée du général de Manteuffel avait fait pressentir au commandant supérieur de quel danger était pour le général Bourbaki ce renfort apporté au général de Werder. Il comprenait que toute retraite était coupée à l'armée française. Tenter depuis Langres une diversion, était impossible avec les troupes qu'on avait dans la place. Une grande partie était à tous les points de vue, incapable d'être mise sérieusement en campagne. Quant au 6 à 7,000 hommes qui s'étaient déjà aguerris au contact de l'ennemi, il eut été imprudent de s'en séparer, lorsque l'époque s'annon-

çait prochaine où l'on aurait un siège à soutenir.

L'état-major prit donc le parti qui lui parut le plus raisonnable en développant les meilleures troupes autour de la place, dans un rayon assez rapproché pour qu'elles pussent être secourues au besoin, et assez éloigné cependant pour qu'elles saisissent toutes les occasions de harceler l'ennemi ou de l'obliger à faire garder ses lignes par des forces considérables, qui se trouvaient ainsi éloignées du point principal de l'action.

Jusqu'à l'armistice, le commandant supérieur veut donc poursuivre ce double but d'aguerrir ses troupes et d'occuper l'ennemi ; il sait que du côté de Maizières on prépare de forts canons de siège destinés à l'attaque de Langres ; la voie ferrée doit les amener à Chaumont par Saint-Dizier, c'est donc du côté de Chaumont qu'on doit se garder.

Les bataillons du 56<sup>e</sup> provisoire sont détachés à Rolampont ; les avant-postes de l'ennemi sont à Foulain ; l'ordre est donné de les attaquer. C'est dans la nuit du 21 janvier que ce coup de main est tenté ; nous donnons le rapport de cette affaire.

Un détachement du 56<sup>e</sup> provisoire a quitté Rolampont, en trois colonnes. Celle de gauche s'est dirigée

sur Villiers-sur-Suize; celle de droite a passé par Poulangy pour arriver aux bois de la Garenne; celle du centre a suivi la grande route de Chaumont. A 3 heures 1/2 du matin, heure convenue pour commencer l'action, les 3 colonnes étaient à leur poste; tout faisait présager aux officiers une heureuse réussite, lorsque l'ennemi prévenu par le feu de ses sentinelles avancées, s'est présenté sur la route, ripostant avec vigueur à l'attaque de la colonne du centre. Celle-ci, prise d'une panique qu'augmentait l'obscurité de la nuit se débande aussitôt malgré les efforts des chefs qui cherchent à la ramener. Pendant ce temps, la colonne de gauche attaquait résolument; elle aurait eu l'avantage si elle eût été soutenue, mais se croyant seule, il lui fallut battre en retraite. Le fourrier Michel a été tué bravement; nous avons eu 8 hommes hors de combat, le capitaine Elie et le lieutenant Suderie grièvement blessés. Le sous-lieutenant Collin et le sergent-major Guyot ont mérité les plus grands éloges. Mais le commandant supérieur a dû adresser un blâme sévère aux hommes de la colonne du centre qui par leur fuite précipitée ont empêché la réussite d'une entreprise bien combinée et bien conduite.

Dans la direction de la Côte-d'Or, les bataillons de la Haute-Savoie harcelaient constamment l'ennemi. C'est ainsi que le 23 janvier un poste prussien établi à Vaillant était enlevé par les voltigeurs du capitaine Guignot, ceux-là même qui s'étaient déjà distingués quelques jours auparavant à Perrogney. Dans cette affaire le capitaine Guignot était secondé par la 5<sup>e</sup> compagnie, capitaine Ruphy. L'ennemi laissait entre leurs mains 10 hommes, 18 chevaux, 2 voitures remplies de harnachements et la cantine.

Le lendemain 24 janvier, la 2<sup>e</sup> compagnie des voltigeurs de la Haute-Savoie, capitaine de Saint-Jean, était rejointe par le capitaine Guignot. Ces deux compagnies partent de Saint-Broing et attaquent l'ennemi dans Prauthoy ; les prussiens chargés à la baïonnette fuient et se rendent ; on leur fait 14 prisonniers dont un officier, des armes, des bagages et dix chevaux restent aux mains des voltigeurs qui ne perdent que trois hommes.

Ce même jour les cavaliers de la 2<sup>e</sup> brigade de l'armée des Vosges enlevaient un poste prussien établi à Germaine et saisissaient 11 hommes et 12 chevaux.

Le 25 janvier, à cinq heures du soir, une section du

50<sup>e</sup> de ligne avec le commandant Masse, attaque dans Esnons un détachement ennemi qui conduit 60 prisonniers français. Ces prisonniers sont délivrés et ramenés à Langres ; l'ennemi a 5 hommes tués et laisse au pouvoir du 50<sup>e</sup>, 22 des siens prisonniers dont un officier.

Enfin, dans la nuit du 27 au 28 janvier, deux compagnies du 50<sup>e</sup> de ligne avec le commandant Masse et le capitaine Paris marchent sur Prauthoy afin d'en déloger l'ennemi. Elles devaient être soutenues par la 2<sup>e</sup> brigade de l'armée des Vosges et le colonel Lobbia, commandait l'expédition :

Par suite du mauvais état des chemins, la colonne ne put arriver devant Prauthoy qu'à sept heures du matin. Le jour commençait à poindre. L'ennemi prévenu s'était barricadé dans le bourg et avait crénelé les maisons. Malgré ces circonstances défavorables, les 2 compagnies du 50<sup>e</sup> se sont élancées à la baïonnette, suivies de quelques hommes de la brigade Lobbia. Les 2 compagnies, reçues par un feu meurtrier de l'ennemi qui tirait des fenêtres, se battirent pendant deux heures à découvert sans que leur situation périlleuse les fît reculer d'un pas. Enfin le commandant Masse resta maître de la position. Il avait eu 37 hommes tués ; de

son côté l'ennemi perdait cent et quelques hommes, et abandonnait ses fourgons et ses bagages.

Dans son rapport, le commandant Masse signale le capitaine Paris et les lieutenants Grandclaude et Lobat comme s'étant particulièrement distingués, et méritant les plus grands éloges.

Ce fut la dernière affaire; l'armistice allait mettre fin à ces combats où nos troupes prenaient l'habitude de se mesurer avec l'ennemi. Elles avaient, dans le cours du mois de janvier, ramené dans la ville 40 chevaux et 148 prisonniers dont 4 officiers. On se sentait déjà sûr de rencontrer une certaine consistance dans les différents corps qui avaient tenu la campagne. Tout portait à croire qu'en cas de siège, le commandant supérieur les trouverait bien préparés pour une vigoureuse résistance.

---

## X

**Depuis l'armistice jusqu'à la paix.**

La guerre n'était pas terminée ; l'armistice n'était pas la paix, et s'il la faisait préjuger, ce n'était point une raison pour risquer de se laisser prendre au dépourvu en négligeant les mesures de prudence que les circonstances commandaient. Dans la place, nous connaissions la reddition de Paris, mais aucune instruction ne nous était donnée sur l'attitude que nous devions avoir en face de l'ennemi ; entourés par lui, nous étions comme oubliés par le gouvernement. Nous



savions que nos revers étaient grands et qu'une assemblée devait être nommée pour juger si la lutte restait possible; mais dans l'isolement où nous nous trouvions, nous ne pouvions apprécier tous nos désastres. De plus ne recevant de nouvelles que par l'intermédiaire de l'ennemi, nous devions nous tenir sur nos gardes.

Il était une chose pourtant dont nous avions la certitude, c'est que l'ennemi, à la fin de l'armistice, bloquerait la ville; ses ordres étaient donnés. Déjà des canons de siège venus de Longwy se trouvaient en gare de Saint-Dizier, à une journée de nous, et si l'ennemi avait cessé les combats, il n'en préparait pas moins ses moyens d'attaque. Dans les bois des environs de Chaumont il faisait couper des fascines et des gabions destinés au siège et occupait ses hommes à les préparer.

Dans son livre, le major Blüme ne laisse aucun doute sur les projets des allemands.

« Pendant l'armistice, écrit-il, page 248, 10 bataillons de la landwehr étaient encore appelés sur le théâtre des opérations, indépendamment de ceux qui ont déjà été mentionnés ci-dessus, réunis à la majeure partie des forces disponibles devant

« Longwy (au total 20 bataillons sous les ordres du  
« colonel de Kreusky), ils étaient tout prêts, dans le  
« cas d'une reprise éventuelle des hostilités, à com-  
« mencer immédiatement le siège de Langres. »

Dans le but de mettre le plus longtemps possible la ville à l'abri d'un bombardement, le commandant supérieur entreprit des travaux qui devaient éloigner les batteries ennemies. C'est dans ce but que furent construites les tranchées qui entouraient les villages de Peigney et de Champigny, aboutissant devant les Fourches à la route de Chaumont, pour se relier, à travers la vallée de la Bonnelle, avec le fort de Brevoines.

Enfin le plateau de la Pointe-au-Diamant recevait également une tranchée qui le barrait complètement depuis l'escarpement Est jusqu'au village de Perrancey. Ces tranchées constituaient le point de départ de travaux de contre-approche, qu'on aurait poussés au-devant des batteries ennemies de façon à fouiller tous les plis de terrain créés par les vallées de la Marne et de la Mouche, dans lesquelles l'ennemi aurait pu placer ses batteries pour bombarder la ville sans être vu.

Sur la Pointe-au-Diamant en particulier ces tranchées créaient une ligne de bataille à la faveur de laquelle on aurait pu facilement disputer à l'ennemi la possession d'un point particulièrement favorable au bombardement. Ce plateau, d'autre part, était battu 1° par les batteries spéciales établies au fort de Brevoines ; 2° par les pièces de gros calibres du rempart ; 3° par quelques pièces des Fourches et de Buzon. On remédiait ainsi à l'absence d'un fort sur cette position dangereuse que la mauvaise saison avait empêchée de fortifier.


En même temps qu'on jetait aux points extrêmes des ouvrages avancés, on augmentait les approvisionnements des forts. Tout portait à croire que l'ennemi arrivant du nord par la route de Chaumont, les premières attaques seraient dirigées sur Peigney, les Fourches et Buzon. C'était déjà de ce côté que le 16 novembre une première démonstration avait eu lieu contre la ville.

Les nouvelles apportées par les parlementaires prussiens qui venaient dans la place, les seules qui nous parvenaient, étaient de nature à tenir en éveil le commandant supérieur : sur la ligne du chemin de fer de

Chaumont à Blesmes tout était prêt, hommes, armes, munitions, fascines, à descendre sur Langres à l'instant même où l'armistice aurait cessé.

Mais ces nouvelles jetées dans la population et grossies en passant de bouche en bouche, semaient l'inquiétude et le découragement. Le malaise que causait depuis cinq mois aux habitants, une garnison trop nombreuse et indisciplinée les avaient indisposés contre une autorité militaire qui pourtant comprenait ce malaise et avait cherché à adoucir des charges indépendantes de sa volonté en plaçant le plus de monde possible dans les villages environnants. Ceux-là même qui, au début de la guerre, avaient accueilli avec empressement les hommes de la mobile, s'étaient lassés, on le conçoit, des exigences toujours croissantes imposées par la nécessité.

L'absence d'argent monnayé avait amené la création d'une monnaie obsidionale en papier et en carton dont l'emploi n'avait jamais pu se généraliser complètement; en outre l'indiscipline des gardes nationaux mobilisés avait obligé à prendre contre eux des mesures sévères qui avaient paru excessives à la population, et qui pourtant étaient plus douces encore que



celles qu'eût infligées un conseil de guerre jugeant ces cas de désertions et de rébellion en face de l'ennemi. Enfin l'expulsion indispensable des gens sans aveu ou sans approvisionnements, soulevait des réclamations et des menaces. Dans ces circonstances l'arrivée d'un parlementaire dans la ville amenait une certaine émotion et faisait répandre les bruits les plus fâcheux pour le présent et l'avenir. Le commandant supérieur se vit donc forcé de prendre des mesures pour s'opposer à la fréquence des communications de l'ennemi avec la place, et notre isolement devint à peu près absolu (1).

Il fallait toutefois profiter de ce que l'on savait des dispositions prises par l'ennemi pour nous attaquer et du nombre de ses forces. Le commandant supérieur disposa ses meilleures troupes sur les points où la résistance devait être sérieuse.

Il donna le commandement des tranchées de Corlée, au commandant Masse du 50<sup>e</sup> de ligne; celui du fort de Peigney au commandant Dessoffy de Csernek

(1) L'ennemi prenait les prétextes les plus futiles pour envoyer des parlementaires dans le but de tâter les dispositions du général et de surprendre, s'il était possible, quelques renseignements sur les projets et les moyens de défense.

et celui du fort de la Bonnelle au commandant Pousielgue. Puis il répartit ainsi les troupes aux approches de la ville :

A Saint-Geômes, la moitié du 1<sup>er</sup> bataillon de la Haute-Savoie.

A la Marnotte, les mobiles de la Meurthe.

Aux tranchées des Franchises, le 50<sup>e</sup> de ligne.

Au fort de Peigney, le 2<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire.

Au faubourg des Fauchises, le 1<sup>er</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire.

A Brevoines, la moitié du 3<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire.

Aux Fourches, l'autre moitié de ce bataillon.

Au fort de Buzon, le 2<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie avec le commandant Henry.

A la lunette de Buzon, la 2<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie.

Au village de Buzon, le 3<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie.

A Humes et Jorquenay, la 3<sup>e</sup> compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne.

Il garda pour la ville le 10<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> de ligne et un

bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés avec le commandant Mollat et le colonel Jamin.

Les autres légions de mobilisés et la brigade Lobbia furent réservées, pour les avant-postes des points extrêmes.

Ces dispositions étant prises le 12 février, le colonel Meyère n'eut plus qu'une préoccupation, activer les travaux entrepris à la Pointe-au-Diamant pour mettre le plus de distance possible entre la ville même et le canon de l'ennemi.

On peut dire qu'à ce moment nos rapports avec le gouvernement avaient à peu près complètement cessé. C'était par l'ennemi seul que nous avions connaissance des résolutions prises à Versailles et à Bordeaux. On peut en juger par les dépêches suivantes adressées aux commandants des forts par le commandant supérieur de la place.

« 23 février. — Général à commandant du fort de....

« Le commandant des étapes de Chaumont me fait  
« connaître que l'armistice est prorogé jusqu'au 26 à  
« minuit. »

## LANGRES

« 26 février. — Du même, au même...

« Par suite d'une convention particulière, indépendante de l'armistice général, conclue entre le commandant allemand de Chaumont et moi, aucun acte d'hostilité n'aura lieu avant lundi 27 février, à midi ;  
« prévenez les hommes de votre fort et voisinage ;  
« commandez en même temps vigilance. »

« 27 février. — Du même, au même.

« En l'absence de toute communication officielle du gouvernement, je suis convenu avec le commandant allemand de Chaumont que les troupes cantonnées autour de Langres, tant françaises qu'allemandes, ne franchiraient pas la zone neutre jusqu'à  
« nouvel ordre. »

Enfin, le 4 mars, nous relevons encore cette dépêche :

« Général à commandant....

« Hier soir, j'ai fait afficher dépêche prussienne annonçant signature de la paix à Versailles le 2 mars ;  
« mais je n'ai rien reçu de semblable du gouvernement français. Le service doit donc toujours se faire  
« comme par le passé. »



Nous vivions, comme on le voit, dans une ignorance à peu près complète de ce qui se décidait à Bordeaux ; pour un chef de corps, c'eût été manquer à un impérieux devoir que de ne pas rester sur la défensive.

Nous voici arrivés à la fin de ce récit essentiellement militaire des événements qui se sont passés dans le rayon de Langres pendant la période de la guerre. En transcrivant presque littéralement les rapports officiels nous avons tenu à conserver toute la vérité historique aux faits. Ce sera un souvenir pour ceux qui dans ces tristes circonstances ont rempli leur pénible devoir.





# APPENDICE

---

Nous donnerons ici, à titre de souvenir et de renseignement, l'état des différents corps de la garnison et leurs positions respectives au 10 décembre 1870.

## ÉTAT-MAJOR :

Arbellot, général de cavalerie en disponibilité.

Meyère, lieutenant-colonel du génie, chef d'état-major.

De la Noë, capitaine du génie.

Havon-Varoquier, capitaine d'état-major.

César, capitaine à titre auxiliaire.

Souhart, lieutenant, officier d'ordonnance.

#### ARTILLERIE :

Lieutenant-colonel, Chabrier. — Commandant Faure.

Au fort de la Bonnelle : 2 batteries des Alpes-Maritimes, 110 hom., capitaine Lanchantin.

Village de Saint-Geômes : 12° d'artillerie, 3° section, 21 hom., lieutenant Delys.

Fort de la Marnotte : batterie d'Ile-et-Vilaine, 40 hom., lieutenant Henry.

Redoute de Corlée : batterie de l'Hérault, 15 hom., maréchal-des-logis Plombat.

Fort de Peigney : batterie de l'Hérault, 125 hom., capitaine Villemejeane.

Village de Peigney : 12° d'artillerie, trois sections, lieutenant Arrachart.

Fort des Fourches : 1<sup>re</sup> batterie des Alpes-Maritimes, 40 hom., lieutenant Borelly.

Fort de Brevoines : batterie des Alpes-Maritimes, 50 hom., lieutenant Lemée.

Fort de Buzon : batterie des Alpes-Maritimes, 126 hom., capitaine Garcerie.

Village de Buzon : 12<sup>e</sup> d'artillerie, 3 sections, 52 hom., lieutenant Devoile.

Lunette de Buzon : batterie des Alpes-Maritimes, 15 hom., lieutenant Suc.

Citadelle : 2<sup>e</sup> batterie de la Haute-Marne, 126 hom., capitaine Marcellin. — 1<sup>re</sup> batterie de la Haute-Marne, 216 hom., capitaine Bresson. — Batterie d'Ile-et-Vilaine, 108 hom., capitaines Roptin et Kuentz.

Camp retranché : 12<sup>e</sup> d'artillerie, 70 hom., 14 artificiers, les lieutenants Lamiche et Mathieu.

Ville : 12<sup>e</sup> d'artillerie, capitaine Fruntzel.

Réserve : artillerie de marine, capitaine Javouhey.

#### INFANTERIE :

A Nogent : les 3 compagnies des voltigeurs de la Haute-Savoie.

- 1 compagnie du 56<sup>e</sup> provisoire, capitaine Lefebvre.
- la section de partisans Barotte.
- la section Magnin.
- la section Richard.

A Vitry : 2 compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion mobilisée.

A Poinson : 1 compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion mobilisée.

A Vesaignes : 1 compagnie des voltigeurs des 3<sup>e</sup> légions mobilisés.

— 2 compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

— 2<sup>e</sup> compagnie des gardes forestiers de la 3<sup>e</sup> légion mobilisés, commandée par le colonel Jamin.

A Rolampont : 3 compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

— 2 compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés ; commandée par le capitaine Percin.

— 6 compagnies du 93<sup>e</sup> provisoire ; commandée par le capitaine Henry.

A Frécourt : 1 compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon, 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

A Charmoilles : 1 compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon, 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

A Marac : voltigeurs des mobilisés.

**A Beauchemin** : 2 compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

**A Saint-Ciergues** : 1 compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

**A Changey** : 1 compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

**A Charmes** : 1 compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

**A Montigny** : voltigeurs des mobilisés.

— 5 compagnies de la garde mobile du Gard, commandant Petiton.

**A Faverolles** : 4 compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de la 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.

**A Ormancey** : 2 compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de la 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.

**A Mardor** : 1 compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon, 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.

**A Villers-sur-Saize** : 2 bataillons de la 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.

— 1 compagnie des gardes forestiers.

**A Noidant** : 1 compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon de la 3<sup>e</sup> légion des mobilisés.

- A Courcelles : 1 compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon, 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.
- A Flagey : 2 compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon, 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.
- A Brennes : 2 compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon de la 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.
- A Bourg : 1 compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de la 1<sup>re</sup> légion des mobilisés.
- A Chalindrey : 1 compagnie des gardes mobiles du Gard.
- A Longeau : 1 compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne.
- A Bugnières et Arc : les 4 compagnies de voltigeurs du 56<sup>e</sup> provisoire.
- 

ÉTAT-MAJOR DES GARDES NATIONAUX MOBILISÉS :

- 1<sup>re</sup> légion, colonel Dianous (ancien officier de l'armée.)  
Eclaireur à cheval, de Sézille, volontaire.
- 3 chefs de bataillon : MM. Lestre, Faure et Mérandet.
- 2<sup>me</sup> légion, colonel d'Yvollet, (capitaine échappé de Metz).



Eclaireur à cheval : de Poutier, volontaire.

3 chefs de bataillon : Ziégler, Loiseleau, Henry.

3<sup>m</sup>e légion, colonel Jamin, (anc. lieut. de vaisseau.)

Eclaireur à cheval : Verrat, mobilisé.

3 chefs de bataillon : Mollat, Percin et Guillaume.

---

GARNISON DES FORTS :

F. de Peigney : 1 compagnie du 13<sup>e</sup> de ligne ;

1 compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie ;

2 compagnies du 56<sup>e</sup> provisoire ;

Capitaine Arnoux.

Gare : 4 compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie ;

Commandant Bastian.

F. des Fourches : 2 compagnies du 10<sup>e</sup> de ligne ;

2 compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de la Haute-Savoie ;

Capitaine Landry.

Brevaines (village) : 2 compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de la Haute-Savoie ;

Commandant Poussielgue.

Fort de Brevoines : 1 compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne ;  
1 compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon de la Haute-Savoie ;  
1 compagnie de gardes mobiles des Vosges.  
Capitaine Grégoire.

F. de Buzon : 1 compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne ;  
1 compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de la Haute-Savoie ;  
1 compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon de la Haute-Savoie ;  
Capitaine Rouaut.

Lunette de Buzon : 1 section du 50<sup>e</sup> de ligne ;  
Capitaine Madeleine.

F. de la Bonnelle : 1 compagnie du 13<sup>e</sup> de ligne ;  
2 compagnies de la mobile de la Meurthe ;  
Capitaine Dubois.

St-Geômes : 2 compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire ;  
Capitaine Paillet.

La Marnotte : 1 compagnie du 50<sup>e</sup> de ligne ;  
1 compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire.  
Capitaine Masse.

Corlée (village) : 1 compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire ;  
Capitaine Leroy.

Corlée (redoute) : 2 compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire.

Commandant Muiron.

Ville et citadelle : 1<sup>er</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire;

Commandant Lechevalier.

2<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> provisoire;

Commandant de Régel.

Plusieurs compagnies de la Haute-Savoie, du Gard, et de la ligne.

OFFICIERS DU 97<sup>e</sup> PROVISoire.

Lieutenant-colonel : Charles Vigouroux. \*

1<sup>er</sup> bataillon. Chef de bataillon : Poussielgue. O. \*

Capitaines : Descostes, Favre, Hodoyer, Ruphy, Pichollet, Babouard, Guignot. \*

Lieutenants : Colomb \*, Dunand, Bézulier, Tomassi M<sup>le</sup>-M<sup>e</sup>, Amondruz, Détraz, Fillion.

Sous-lieutenants : Collonge, Lavorel, Lacoste, Peillonet, Cheissel, de Regard de Villeneuve, Revikod.

2<sup>e</sup> bataillon. Chef de bataillon, Henri (Joseph). \*

Capitaines : de Saint-Jean ✱, Chamot, Machet, Thovex,  
Vincent ✱, Dufrène de la Chauvinière, Cornilliat. ✱

Lieutenants : Janin ✱, Béarel, Berthet, Grillou, Jacques, Mathieu, Dénarée, Trombert. ✱

Sous-lieutenants : Panard, Lavauchy, Rouge, Charmot, Parraud, Thévenet, Colly, Clerc. ✱

3<sup>e</sup> bataillon. Chef de bataillon, Bastian (Claude). O. ✱

Capitaines : Albert (Ernest), ✱ Latil, Folliet, Dubié,  
Charrière, Pompée, Landolphe, Bordeaux.

Lieutenants : Babuty, Guillot, Gallet, Jacquier, Lemoine, d'Orlyé, de Ville de Quincy.

Sous-lieutenants : Pellet, Sauthier-Thyrion, Saignoud,  
Dion (tué à l'ennemi), Tagand M<sup>le</sup>-M<sup>e</sup>, Montvua-  
guard, Féchet, Bompart.

---

## ADIEUX DU COLONEL MEYÈRE

AU 97<sup>e</sup> PROVISoire.

Au moment où, sans doute, le 97<sup>e</sup> régiment provisoire ne tardera pas à quitter le département de la Haute-Marne, le général commandant supérieur, se fait un plaisir de lui témoigner sa satisfaction et de remercier ces braves bataillons de mobiles savoisiens qui, venus de bien loin, ont apporté dans la défense du plateau de Langres le même dévouement et le même patriotisme que s'il s'était agi de leurs propres foyers, de leurs Alpes, de leurs vallées....

Les officiers, unis entre eux et aimant leurs soldats, ceux-ci aimant et respectant leurs chefs, tous ont donné

de beaux exemples et ont mérité la sympathie générale. Pour moi, qui cesserai de commander avant que le 97<sup>e</sup> régiment provisoire abandonne ce pays, je serai toujours fier de me rappeler que j'ai eu l'honneur de l'avoir sous mes ordres, et je lui demande, au nom de la patrie, de rendre à ceux qui commanderont dans l'avenir, l'exercice de l'autorité aussi facile qu'il l'a été pour moi, grâce à l'excellent esprit et au sentiment du devoir dont sont animés les Savoisien.

*Langres, le 11 Mars 1871.*

Le Général Commandant Supérieur ,

**MEYÈRE.**



